

I

FÉLICITÉ

1. Un immeuble gris et trapu d'une dizaine d'étages.

C'est la première chose que devina Aldous Comte en entrouvrant ses paupières plombées. Engourdi, comme anesthésié, il se sentit d'abord enserré dans un épais cocon cotonneux au travers duquel images et sons lui parvenaient altérés. Puis le feutre isolant se délita, laissant place à un brouillard amniotique protecteur. Des volutes fuligineuses bleu électrique dansèrent joyeusement sous ses yeux. Le brouillard se dissipa à son tour. Un temps gazeuse, l'image vacillante se solidifia. Le voile d'ignorance était levé. Aldous à nu, remis à ce monde, son environnement fondit sur lui dans toute sa crudité répugnante.

Aldous put alors jouir du spectacle pitoyable de sa déchéance.

2. Un immeuble gris et trapu d'une dizaine d'étages se dessinait devant lui au travers de carreaux opacifiés par la crasse. Il était allongé, la tête rehaussée, face à une fenêtre visiblement condamnée, à l'encadrement scellé de papier adhésif. Le grabat sur lequel Aldous gisait occupait la majeure partie d'une petite pièce sombre. Les restes d'un vieux sac de couchage déployé le recouvraient à demi. Des murs, agrémentés çà et là de posters déchirés représentant des armes létales ou des engins militaires, se décollait un papier peint reproduisant en théorie toujours le même dessin : un chat humanisé à la poursuite d'une souris humanisée. Une étagère en aggloméré ploiyait sous le poids d'un bric-à-brac poussiéreux de livres, de disques et de soldats de plomb. Un radio-réveil électronique débitait un chapelet de nouvelles : « ... Vingt-septième jour de conflit au Proche-Orient, les troupes irano-syriennes effectuent une percée décisive dans le Néguev, Jérusalem n'exclut plus l'usage de la force nucléaire, la communauté internationale toujours divisée et impuissante... » L'odeur épouvantable du lieu, une puanteur difficilement identifiable mais forte, sans doute organique, prit Aldous à la gorge ; le froid qui y régnait le saisit. Il grelottait et claquait des dents.

Il esquissa un premier mouvement du cou et sentit ses vertèbres craquer. Son corps lui sembla d'une rigidité cadavérique. Il essaya de soulever ses bras, qui lui obéirent. Puis il parvint à ébranler sa carcasse. Le tas de branchages morts qu'il était reprenait vie. S'aidant des coudes, il se redressa péniblement. Il se découvrit d'une maigreur effrayante. Ses côtes et ses hanches saillaient. Ses mains étaient décharnées. Son regard tomba sur ses avant-bras noueux. Ils étaient criblés d'étoiles bleutées. « Injections intraveineuses par seringues hypodermiques, se dit-il. Cool! »

Là, Aldous commençait à prendre son pied.

Il se leva et enfila un survêtement crasseux, un sweat dégoûtant, des chaussettes de tennis et une vieille paire de baskets puantes qui traînaient par terre au milieu de parts de pizzas moisies, de cannettes de bière vides et de mégots. Il s'avança jusqu'à un miroir brisé et y rencontra son regard.

Aldous goûta alors au bonheur de se découvrir une face de déterré. *Afin de mieux entrer en lui-même*, il prit le temps de s'examiner. Bien qu'encore jeune, il semblait déjà mort. Yeux rougeoyants, regard have, calvitie avancée, dents tachées, cernes noirs, teint livide, son visage était celui d'un cadavre vivant. Ses défenses immunitaires devaient être entamées par le VIH. À ce spectacle, Aldous éprouva un plaisir pervers matiné d'effroi et de dégoût.

« ... Réchauffement climatique: selon un rapport alarmant du HCR, le nombre des réfugiés environnementaux pourrait atteindre la centaine de millions d'ici trois ans... » continuait d'annoncer le poste.

Soudain, il entendit un fracas derrière la porte de la chambre, dans une autre partie de l'habitation. Il sursauta. Le bruit reprit, saccadé, accompagné de vociférations rauques. Une présence, quelque chose approchait. Quelqu'un. Aldous sentit le danger. Il tendit l'oreille et crut reconnaître une voix humaine, à tonalité plutôt féminine. Il l'entendit arriver jusqu'à la porte. Son rythme cardiaque s'emballa. Il saisit un coupe-papier.

La porte s'ouvrit.

3. La porte s'ouvrit sur un monstre.

Une créature irréaliste fit irruption dans la pièce. C'était une énorme *unigenrée femelle*. Elle titubait. Sa face ronde, boursoufflée par la graisse, dodelinait sur le triple matelas pneumatique de son cou goitreux. Ses cheveux rares descendaient en mèches grises huilées jusque devant ses pommettes rougeaudes. Elle portait une robe à fleurs trop petite pour elle et des sabots orthopédiques. Des mi-bas noirs galbaient ses énormes chevilles et lui remontaient sous les genoux. Elle empoignait un litron par le goulot. Aldous n'en crut pas ses yeux et ne put réprimer un sourire.

« Espèce de loque! éructa-t-elle entre deux relents, qu'esse-tu branles pendant que moi j'me crève la paillasse! Va chercher du boulot! Trouve du fric! Et barre-toi de chez moi! Parasite! J'en ai ras le fion de ta trogne de tox! »

Une caricature. Aldous se régala. « C'est peut-être *ma femme*. Non, *ma mère* », se dit-il. Et cette dernière hypothèse l'emplit de joie. Trop top *karacho!*

Convaincu qu'il ne tirerait rien de cette barrique au bord du coma éthylique, il entreprit de jouer un peu avec. Il éprouva une envie irrépressible de la *prier par-derrière*.

« Maman, dans mes bras! »

Maman, visiblement décontenancée, fit une drôle de grimace et un pas de côté. Aldous lui fonça dessus et l'enlaça. Elle cocottait. Plus encore que la chambre. Un mélange de sudation, de vinasse et de frites. Aldous sentit la chaleur de ses grosses mamelles tombantes et de ses bourrelets mous contre son torse. Au comble de l'excitation, il lui caressa le dos et descendit. Un instant déphasée, l'ivrogne se rebiffa. Elle le repoussa comme elle put.

« T'es cinglé! Pauv'con! Tu t'crois drôle! »

Aldous la saisit par le cou et lui cogna de toutes ses forces la tête contre la cloison. Le mur fragile vibra. La masse s'effondra, sonnée, gémissante. « ... Kartoum dément avoir eu connaissance de l'existence de camps de concentration au Darfour... » poursuivait le poste. « Mauvais garçon/fille, t'es un mauvais garçon/fille. » La petite musique s'insinua dans l'esprit d'Aldous. « Mauvais garçon/fille, t'es un mauvais garçon/fille... »

Il s'allongea sur l'amas adipeux et entreprit l'exploration de ses plis et replis. Il passa sa main sur ses genoux et souleva sa robe. La coquine ne portait pas de sous-vêtements. Il malaxa ses larges cuisseaux et remonta sur son ventre gonflé, constitué de gros anneaux de chair concentriques, débordant les uns sur les

autres. Dans le tas des boursoufflures, les seins, pourtant énormes et distendus, se distinguaient à peine. Aldous revint à l'entrejambe et le fourragea. Il souleva le mont de Vénus, dernier bourrelet recouvert d'une abondante toison grisonnante, et atteignit les grandes lèvres perdues sous la couche de cellulite et de poils. Il enfonça ses doigts dans un large orifice humide. Maman, à demi inconsciente, gémissait toujours. « ...Nouvel attentat à la bombe humaine à Berlin, le bilan provisoire fait état de huit morts et quarante-sept blessés, dont trois dans un état critique, l'acte terroriste aurait été revendiqué par Les Frères du Djihad, groupe lié à Al-Qaïda... »

Aldous retourna sa victime tant bien que mal. Ses énormes fesses remontaient très haut et se confondaient avec son dos. Il les écarta et les maintint ouvertes avec ses genoux tandis qu'il se débraguettait. Tout au fond, apparaissait une petite chiffonnade de peau sale. Aldous sortit une verge anémiée, *son unique organe génital*, et la posa sur l'orifice anal de Maman, s'allongea et poussa. Il se sentit à peine entrer. Pour en avoir le cœur net, il toucha du bout des doigts. Il y était bien. « Mauvais garçon/fille, t'es un mauvais garçon/fille... »

« ... Encadrement policier renforcé autour de la manifestation qui pourrait rassembler aujourd'hui des centaines de milliers de personnes dans les rues de Paris pour protester contre le projet gouvernemental de suppression du SMIC dont le Sénat commencera l'examen dans l'après-midi ; les forces de l'ordre entendent prévenir toute nouvelle flambée de violence... »

Il ne fallut à Aldous que quelques coups de hanche pour se décharger.

4. Lorsque Aldous se retira de Maman, il jeta un coup d'œil à son vit souillé, le rangea, puis se lança à la découverte du reste de l'antre. C'était un taudis. Au sortir de la chambre, des vaguelettes de cafards écumèrent le sol tapissé de papier journal. Un couloir. Aldous l'emprunta.

Il parvint jusqu'au seuil d'une plus grande pièce remplie de cartons empilés de part et d'autre d'un sofa de cuir éventré face auquel trônait un gros cube à hublot. Il allait y entrer quand quelque chose vibra contre sa cuisse et émit un jingle électronique ludique. Il tressauta, porta la main à la poche de son pantalon de survêtement et en sortit un petit appareil pourvu d'un clavier numéroté et d'un écran qui clignotait. Un nom apparaissait en son centre : Jason. Aldous comprit que l'appareil était *un émetteur-récepteur de télécommunication externe*. Il en avait vu de comparables en Allemagne, vers la fin de la Guerre, mais ceux d'alors étaient bien plus volumineux. Il salua avec un peu de mépris l'effort de miniaturisation qui, à l'échelle de quelques décennies, avait dû représenter un saut technologique considérable. L'appareil continuait de vibrer et d'émettre son signal sonore par courtes intermittences. Aldous l'étudia. Une touche verte lui sembla la plus susceptible de représenter une autorisation de réception. Il la pressa. Les vibrations et la sonnerie cessèrent et un visage masculin, dont le bas était caché par une protection respiratoire, apparut sur l'écran :

« Al!... Al!... »

Aldous rapprocha l'appareil de sa bouche et, ignorant du protocole idiomatique en vigueur pour ce genre de transmission, risqua un :

« Je vous reçois.

– Al, mais qu'esse-tu ouf ? Ça fait dix minutes que j't'attends en bas ! Tu crois qu'on peut s'permettre d'être à la bourre ? On va pas chez ta mère, là ! C'est pas des baltringues, ces mecs ! Allez, ramène-toi et oublie pas ton masque cette fois, si tu veux pas t'cramer les monpous ! »

5. Près de la porte d'entrée, qu'il reconnut à son similiblindage, Aldous trouva un masque chirurgical, proche de celui que portait Jason, pendu à une patère de guingois. Il le mit. C'était une protection de fortune, une fine couche de cellulose plaquée contre sa bouche et son nez, censée filtrer l'air.

Puis il sortit, prenant soin de laisser derrière lui la porte entrebâillée pour le cas où il aurait à revenir. Il se retrouva sur un palier sinistre, seulement éclairé par les quelques appliques de sécurité encore en état de marche, et descendit par la cage d'escalier en colimaçon. Les murs aveugles déroulèrent sous ses yeux

un palimpseste de graffitis. Dans le hall du rez-de-chaussée, un groupe de types encapuchonnés attendait, assis sur le panneau décroché des boîtes aux lettres défoncées. Prêt à parer à une éventuelle agression, Aldous passa parmi eux sans les regarder. La porte de l'immeuble, autrefois vitrée, était à présent colmatée par des plaques de carton. Il la franchit.

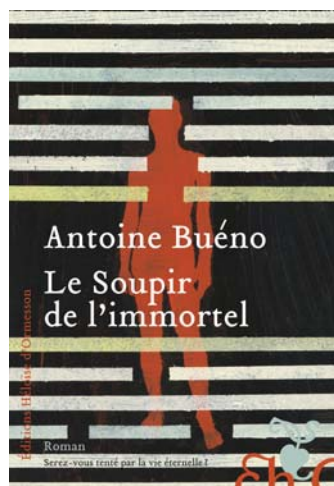
6. Un froid intense saisit Aldous, sec, infiltrant, qui le figea une fraction de seconde. C'était un froid de haute montagne ; il ne s'y était pas attendu. De ses yeux s'échappa un filet de larmes dont la température ne fut pas la seule cause. Non, il y avait quelque chose d'acide, d'abrasif, dans un air si dense, si opaque qu'on n'y voyait plus clairement à cinquante mètres.

« La vie de ma mère, t'es encore fonsdé ! C'est trop vilain comment t'es fonsdé ! Putain man tu fais trop tiép' ! Laisse béton comment chuis véné ! Tu crois quoi là ? Qu'y vont nous attendre avec des Pim's et nanani et nanana... On y go fissa ou on est dead ! »

Devant Aldous se tenait un gars rasé, nez et bouche masqués, mains enfoncées dans les poches d'une doudoune noire, portant un treillis kaki et des godasses paramilitaires.

Ils traversèrent à vive allure une vaste dalle écrasée sous une chape de brume et cernée par un groupe de bâtiments tous identiques, tous lépreux, tous grêlés de bubons paraboliques. Sur la dalle, des gens se réchauffaient çà et là autour de bidons enflammés. Aldous et Jason empruntèrent un escalier mécanique hors d'usage qui débouchait sur un grand axe. La voie de circulation centrale était saturée de véhicules à combustion carbonique. Des automobiles. Aldous connaissait. Encore un souvenir du Reich. Ici, l'atmosphère lui parut plus viciée encore. Il se mit à respirer par grandes goulées et ressentit un léger vertige.

Sur le trottoir, Jason et lui dépassèrent des dizaines d'êtres pitoyables. Assis ou allongés à même le ballaste, isolés ou collés les uns contre les autres en grappes, ils étaient vêtus de haillons. Presque aucun n'était masqué. Aldous se demanda comment ils parvenaient à respirer sans protection et à supporter le froid ambiant. Les uns se couvraient de cartons ou de sacs plastique, les autres de loques textiles. Les plus chanceux, ou les mieux organisés, habitaient de petites tentes de camping posées au bord du chemin ou sur des plaques d'égout fumantes. Certains d'entre eux semblaient encore attendre quelque chose des passants qui, pourtant, va-quaient à leurs occupations sans même paraître s'apercevoir de leur existence. Aldous en vit à genoux, hiératiques, comme des statues de sel, la main tendue ou avec un écriteau marqué « J'ai faim » posé devant eux. Mais les mendiants n'étaient pas très nombreux. La majorité des miséreux avait capitulé. Ils ne demandaient plus rien. Ils attendaient, le regard vide. (...)



Antoine Buéno,  
*Le Soupir de l'immortel.*  
Roman

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2009 | [www.heloisedormesson.com](http://www.heloisedormesson.com)  
640 pages | 25 € | ISBN 978-2-35087-097-7  
Distribution/diffusion Interforum